

Dialogues contemporains *Sur la remémoration : la notion de mémoire sans souvenirs*¹

CESAR BOTELLA

11, rue Jean de Beauvais, 75005 Paris, France – cbotellac@gmail.com

Dans un premier temps, l'auteur tente une évaluation des notions de mémoire et de remémoration qui tient compte de leur évolution dans l'œuvre freudienne et des débats actuels concernant leur importance dans la cure analytique. Cette réflexion le conduit à envisager un élargissement de la théorie, qui se situe toujours dans le champ freudien, à travers un ensemble de notions dont les principales sont le *Travail de Figurabilité*, la *Régrédience*, l'*État de Séance*, le *Négatif de Trauma* et la *Mémoire sans souvenirs*. Il postule ainsi l'existence d'un *Principe de Convergence-Cohérence* régissant la vie psychique. Sa thèse est la suivante : la pratique analytique présente, outre une dimension archéologique bien établie, et que Freud a parfaitement explorée, une modalité particulière du travail de l'analyste en séance que la pratique contemporaine a mis en évidence pour pallier les insuffisances de la première. Il s'agit d'une *régrédience* de sa pensée qui permet à l'analyste d'accéder à des zones psychiques précoces situées au-delà de la zone de la mémoire des souvenirs représentés. C'est cette modalité qu'il nomme *psychanalyse transformationnelle*, qui vient en appui de la psychanalyse archéologique. Un schéma du fonctionnement psychique proposé par l'auteur en prolongement de celui de Freud (1900), et la description détaillée d'une cure analytique, en particulier la séance centrale qui permit la réussite de cette analyse, viennent illustrer ses développements théorico-pratiques.

Mots-clefs : Débats sur la Remémoration. Mémoire du rêve. Mémoire sans Souvenirs. Négatif de Trauma. Travail de Figurabilité. Régrédience. État de Séance. Principe de Convergence-Cohérence.

REMEMORATION : LE DEBAT

Tout d'abord, cette question : *croyons-nous toujours à l'efficacité thérapeutique du retour du passé ou bien la remémoration dans la cure analytique occupe-t-elle aujourd'hui une importance moins centrale à nos yeux ?*

La psychanalyse a été conçue par Freud et s'est développée par la suite sur le postulat que la résolution de la névrose était à chercher dans le passé du patient. Pour Freud la psychanalyse reproduirait un *modèle archéologique* consistant à récupérer des souvenirs refoulés du passé infantile.

Mais rien n'est jamais aussi simple avec Freud. Dans son article *Souvenirs-couverture* (Freud, 1899), tout comme l'année suivante dans l'*Interprétation du rêve*, Freud s'était montré moins intéressé à étudier la mémoire qu'à comprendre le *processus de remémoration*. À cette époque, il soutenait que le souvenir était le résultat d'un *processus de création* dont l'articulation aux faits réels n'était pas forcément exacte. Une conception sans doute en lien avec sa propre auto-analyse commencée en 1890, et basée notamment sur ses propres rêves.

Pour quelle raison Freud s'éloigne-t-il de cette conception de la remémoration en tant que processus créatif et s'accroche-t-il si fermement au *modèle archéologique* de récupération de souvenirs conçus comme des reproductions exactes de faits réels ? Et, à l'opposé, pourquoi reprend-il ses idées de 1900 à la fin de son œuvre et considère-t-il alors qu'une *construction* du passé, issue uniquement d'une *conviction* qui, surgissant pendant la cure chez l'analyste et le patient, peut avoir le même résultat thérapeutique que la récupération d'un souvenir effectif

¹ Cet article est une version modifiée et élargie d'une conférence donnée à la British Psychoanalytic Society le 28 octobre 2011. Il contient un matériel clinique présenté la veille. Je tiens à remercier Michael Parsons, James Rose, Josh Cohen et Christine Miqueu-Baz pour leur inestimable participation.

(Freud, 1937) ? J'ai déjà suggéré ailleurs que, pour comprendre l'œuvre freudienne, nous devons établir une distinction entre, d'une part, ce que nous résumerons comme la *métapsychologie 1900* présente chez Freud dès ses premiers écrits et, d'autre part, la psychanalyse conçue comme une *théorie de la névrose*, une métapsychologie vers laquelle Freud tend de plus en plus fortement surtout après les années 1910, encouragé dans cette voie par l'esprit médical et son souci de guérir. La découverte du *transfert* et de la *névrose de transfert* devient le centre de la cure et impose la question du retour des souvenirs réels comme son pilier principal. Le sommet de cette conception est la *métapsychologie 1915* dans laquelle prédomine le *modèle archéologique*. Les deux conceptions, 1900 et 1915, constituant les bases de ce que nous nommerons la *pensée freudienne, une pensée évolutive dont la théorie de la névrose ne constitue qu'une partie*.

Ces changements seraient une des causes du débat contemporain autour du rôle de la remémoration dans la cure analytique. Deux grandes tendances s'opposent : la première, défendue en France par S. Videman (1970, *La Construction de l'espace analytique* ; 1977, *Le Céleste et le Sublunaire* ; 1987, *Le Disséminaire*) et, jusqu'à un certain point par F. Pasche (2000, *Le Passé recomposé*) ; une seconde tendance, très représentée Outre-Manche, et propre aux tenants de la relation d'objet, Fairbairn, Winnicott, Bion, et actuellement Fonagy.

En Angleterre, l'importance du souvenir sera très tôt minimisée, sous l'influence de pionniers comme Melanie Klein et Fairbairn qui repensent la psychanalyse à partir de la notion de relation d'objet. C'est aussi le cas notamment de Winnicott et Bion. Chacun à sa manière a élaboré sa propre conceptualisation, mais tous ont au moins ce point en commun, comme ce fut le cas pour Freud lui-même, d'avoir voulu dépasser une conception de la remémoration basée uniquement sur le souvenir et son retour. C'est évident chez Bion (1970, *L'Attention et l'Interprétation*) qui recommandait aux analystes, afin de rendre le processus analytique plus effectif, de suivre la règle des trois « non » en séance : non à désirer, à comprendre et, pour ce qui intéresse ici notre propos, à se remémorer.

C'est plus complexe avec Winnicott (1954) et ce qu'il nomme « *régression à la dépendance* ». Winnicott a profondément bouleversé la pratique et rendu possible le traitement des borderline en comprenant que, dans une régression analytique à la dépendance conduite suffisamment loin, un éprouvé qui se présente sous la forme par exemple du sentiment chez l'analyste, « j'étais réellement la mère », reflet de la situation régressée, équivaut à une remémoration, et aurait la même valeur thérapeutique que le retour d'un souvenir. Ici, Winnicott s'inspire moins du Freud de « *Constructions* » (1937), qui se montre proche de la *régression régrédiente*, que du Freud des *Leçons d'introduction à la psychanalyse* (1917) d'où il tire sans la nommer la notion de *régression matérielle* que Freud l'avait décrite sans exploiter plus avant cette idée fondamentale (Freud 1916-1917, p. 218).

Mais ce qui, chez Winnicott comme chez Bion, correspondait à une simple relativisation de l'importance de la remémoration va prendre un tour plus radical dans la psychanalyse anglo-saxonne. En effet, avec Betty Joseph (1985), s'affirme la tendance à vouloir porter une attention plus grande aux éprouvés de l'analyste et du patient pendant la séance. B. Joseph considère en effet que *les expériences les plus anciennes* du patient, les pensées qui n'ont pu être verbalisées ou pensées peuvent être récupérées grâce à des *expériences de réalité dans la séance*. Mais sans toutefois que l'opération entraîne, comme chez Winnicott, l'idée d'une *régression à la dépendance*. Et, qui plus est, sans que la notion de régression soit prise en compte dans les élaborations théoriques.

À sa suite, Peter Fonagy (1999) radicalise ce parti-pris en partant du principe que tout souvenir est une défense empêchant la guérison. S'appuyant sur les écrits de Daniel Stern et certaines découvertes neurobiologiques appliquées directement au fonctionnement psychique, il soutient que :

[...] l'action thérapeutique de la psychanalyse est sans rapport avec le retour des souvenirs de l'enfance, que ceux-ci soient d'origine traumatique ou simples [...] Le retour de tels souvenirs est un épiphénomène, une conséquence inévitable de l'exploration des modèles mentaux de la relation d'objet [...] Le souvenir n'est qu'un médiateur, en tant que voie précieuse de communication avec les représentations internes des relations d'objet, non comme un contenu d'histoire, vrai ou faux...

Il insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas de remémoration à proprement parler, mais de récupération de ce qu'il appelle des *modèles mentaux de relations de soi à l'autre*. J'attire l'attention sur le fait que, pour Fonagy, ces modèles demeurent indépendants des expériences qui les ont constitués. En tant que procédés, ils organisent le comportement interpersonnel :

[...] La psychanalyse est plus que la retrouvaille ou la création d'une histoire, c'est la construction active d'une nouvelle manière de s'éprouver soi avec l'autre [...] Les thérapies se fondant sur la recouvrance de la mémoire poursuivent un faux dieu.

Dans un débat décisif publié en 2003 par l'*International Journal*², Harold Blum s'opposera énergiquement à ce point de vue. Ce que Fonagy nomme un « faux dieu » ne serait rien d'autre que Freud lui-même lorsqu'il affirme en 1914 que « la théorie du refoulement est la pierre angulaire sur laquelle repose la structure entière de la psychanalyse » Et Blum refuse la thèse de Fonagy dans sa globalité :

Les modèles de Fonagy de « soi avec l'autre » et les modes de relation avec l'autre ne prennent pas en compte le chemin développemental allant du narcissisme à la permanence de l'objet (Blum, 2003, p. 499).

On l'aura compris, ce débat est d'une importance décisive pour l'avenir de notre discipline³. Pour ma part, je tenterai de montrer que ce débat est mal engagé en ce qu'il se radicalise et se focalise sur un seul point : la remémoration. De plus, il ne prend pas en considération la notion de remémoration chez Freud dans toute sa complexité, depuis le début et non seulement à la fin de son œuvre, comme nous avons déjà rappelé : *la théorie de la névrose représente seulement une partie de la pensée freudienne, seulement un secteur de la vie psychique ; elle ne représente pas sa totalité*. C'est pourquoi je considère que Blum n'a raison que dans le cadre d'une psychanalyse classique, quand l'analyste se préoccupait principalement du secteur concernant la névrose œdipienne et son système des représentations structuré sur le modèle 1915 de l'inconscient première topique. Aujourd'hui, grâce aux cures de patients dits borderline, nous savons que la cure analytique doit traiter un champ psychique bien plus vaste.

À sa parution en 1970, le livre de Serge Viderman, *Construction de l'espace analytique*, provoqua un bouleversement considérable en France. Je prends comme exemple, ce qu'il affirme au sujet de la scène primitive dans le cas de L'Homme aux loups :

Il n'est pas essentiel que cela se soit passé ainsi – il est essentiel que la scène primitive puisse être pour chacun vécue dans la seule dimension qui soit véritablement sienne, la dimension imaginaire [...] La fonction la plus profonde de l'interprétation n'est pas de dire ce qui a été en le reproduisant, mais de faire que dans l'espace analytique apparaissent des figures qui ne sont nulle part ailleurs visibles parce qu'elles n'ont d'existence que celle que leur donne l'espace qui, les rendant visibles, les fait exister. Hegel pressentait que nous aurions à « fabriquer » la vérité.

Ses positions ont suscité un important débat au sein la Société Psychanalytique de Paris. Des contraintes d'espace m'obligent à ne citer qu'un passage du livre de Francis Pasche, *Le Passé recomposé*, qui explicite bien l'enjeu :

² Psychoanalytical Controversies : Repression, transference and reconstruction, *International Journal*, 2003, 84, p. 497-513.

³ Jadis, le débat, principalement d'ordre théorique, opposait tenants de la pulsion et tenants de la relation d'objet.

Toutefois, la parole de l'analyste n'aura pas été davantage que l'énoncé d'une « projection pénétrante » et c'est l'inconscient du sujet qui effectuera sa propre restructuration [...] Ce que nous voulons établir c'est la nécessité à travers le matériel fourni [...] de chercher à reconstruire aussi fidèlement que possible un passé aussi reculé qu'il se peut dans sa « figuration concrète » [...] il ne s'agit pas simplement de comprendre et de ressentir, d'affect et de signification, mais de la matière et de la forme du passé, de son revêtement sensible [...] Ainsi, le chemin de l'analyse doit être jalonné d'évocations et de reconstructions des scènes qui ont le même sens, qui ont suscité des réactions affectives semblables, mais qui, aussi, ont la « même forme » et la même matière [...] À mesure que l'analysé saisit le sens du passé il en découvre davantage la forme et la matière [...] Si quelqu'un crée ou plutôt recrée, c'est bien l'analysé et non l'analyste (Pasche, 1999, p. 175-182).

En résumé, malgré des conceptions parfois éloignées, ces auteurs s'accordent sur un point : les limites théoriques du *modèle archéologique* et la nécessité d'admettre la notion de *construction du passé*. On est donc surpris de constater que ce débat postfreudien suit la même démarche que celle suivie par Freud quand, vers la fin de son œuvre, revient à sa conception initiale de 1900. Aujourd'hui la question est de savoir s'il s'agit d'une *construction* sans lien avec un quelconque passé ou de la *reconstruction* d'un passé qui a existé mais qui n'a pas pu prendre la forme d'un souvenir représenté – une mémoire autre que celle de souvenirs représentés.

LA MEMOIRE SANS SOUVENIRS

À ce propos il est à signaler un paradoxe dans la pensée de Freud. Lors de l'introduction de la deuxième topique en 1923 avec une nouvelle notion de mémoire inconsciente s'ouvrant à la nouvelle dimension du ça, la conception d'une mémoire conçue uniquement en fonction de la notion d'inconscient propre à la métapsychologie 1915 et au *modèle archéologique* devient inadéquate. Sa pensée théorique évoque alors la possibilité d'une autre mémoire, ce qui aurait dû être suivie d'une révision de la méthode analytique. Curieusement, tel ne fut pas le cas. Freud a néanmoins, de manière progressive pendant une dizaine d'années, posé plus ou moins implicitement, les bases d'un renouvellement de sa méthode. Suivant sa pensée, je propose, dans cet article, une extension de la méthode freudienne appropriée à l'analyse du ça et de sa mémoire particulière – bref une méthode adaptée à l'analyse des patients borderline.

L'une des avancées freudiennes de l'après 1923, l'une des conséquences de ces nouveaux processus inconscients qui est le ça, témoigne d'une révolution dans sa pensée. En 1932, dix ans après l'introduction du ça, Freud abandonne un des fondements psychanalytiques majeurs: le but principal du rêve cessera d'être défini comme l'accomplissement d'un désir infantile ; la tâche première du rêve, son moteur et sa *raison d'être*, est l'impérieuse nécessité pour la vie psychique *d'élaborer les traumas anhistoriques et non représentés*, de leur donner un sens grâce à la création de nouveaux *liens* les intégrant dans le réseau représentationnel (Freud, 1933a, p. 29). Une révolution naît de cette autre grande avancée freudienne, qui est de considérer que la fonction la plus précoce et la plus importante de la vie psychique est celle de *lier* les motions pulsionnelles (Freud, 1920, p. 336). Un retour progressif de la *métapsychologie 1900*.

Un tel travail propre aux rêves peut avoir lieu en séance quand certaines conditions sont rassemblées. Mais avant de décrire ces conditions, quelques mots sur ces traumas infantiles s'imposent. Insistons tout d'abord sur la révolution que représente *Constructions dans la*

*psychanalyse*⁴ (Freud, 1937) et l'importance de la place, comme nous disions plus haut, que Freud y accorde à la *conviction*, pourtant délaissée depuis 1914⁵, où il en parle pour la première fois. Ajoutons ce passage du dernier Freud décrivant, en 1938, les *effets négatifs des traumas infantiles* : « Les réactions négatives poursuivent le but opposé, à savoir que des traumas oubliés rien ne doit être remémoré et rien répété » (Freud, 1939, p. 155).

Ferenczi et Winnicott partageront cette conception. À la fin de son œuvre, Winnicott (Non daté 1963) écrit :

Si le patient est prêt à accepter cette vérité d'un genre si bizarre que ce dont il n'a pas encore fait l'épreuve s'est cependant produit dans le passé, la voie est alors ouverte pour que l'angoisse disséquante soit éprouvée dans le transfert (Winnicott, *op. cit.*, p. 210).

C'est cet admirable constat dû à ces différents auteurs qui a ouvert la voie à la psychanalyse contemporaine. La caractéristique principale de ce champ de recherche est la mise en évidence d'une mémoire bien particulière que nous avons qualifiée de *mémoire sans souvenirs* ou de *négatif de trauma* (Botella & Botella, 2001, réédition 2007).

Devrions-nous considérer cette mémoire de pré-psychique ? Pour être plus précis nous parlerons d'une *quantité d'énergie qui est restée sans forme, sans représentation ou mémoire, et surtout dépourvue de sens ; une force qui ne se manifeste que dans la décharge par voie motrice. Par exemple, un type de comportement qui peut sembler plus ou moins naturel au sujet, ou dans l'activité hallucinatoire onirique elle-même se servant de n'importe quel contenu.*

Ce qui nous conduit à penser que toute structure psychique – y compris les psychonévroses œdipiennes, pour peu que nous approfondissions suffisamment leurs analyses – présente des zones psychiques contenant des expériences de *traumas négatifs ni représentés, ni pensés, ni enregistrés*. Aucun de nous n'y échappe.

Champ d'accès difficile tant qu'on en reste à la méthode freudienne classique.

Ce texte tente d'explorer une autre voie à partir des certains fondements freudiens implicites dans l'œuvre. La voie que nous préconisons s'étaye sur la notion de *mémoire du rêve*.

LA MÉMOIRE DU RÊVE (*TRAUMGEDÄCHTNIS*)⁶

La notion de *conviction* occupe une place de premier plan dans cette extension de la méthode. Présente dans le délire, la *conviction de réalité* se confond avec lui, sans qu'elle puisse être ramenée à sa seule dimension pathologique. Ainsi, cette *conviction de réalité*, le sujet l'a aussi pendant qu'il rêve.

⁴ Freud écrit : « Bien souvent on ne réussit pas à amener le patient au souvenir refoulé. En revanche, en conduisant correctement l'analyse on obtient chez lui une conviction assurée de la vérité de la construction, ce qui du point de vue thérapeutique a le même effet qu'un souvenir recouvré » (c'est moi qui souligne).

⁵ Freud écrit : « L'autre groupe de processus psychiques – fantaisies, processus de relation, motions de sentiment, corrélations – [...] doit être considéré à part dans son rapport à l'oubli et à la remémoration. Il arrive ici, avec une particulière fréquence, que soit "remémoré" qui n'a jamais pu être "oublié" parce que cela n'avait été remarqué à aucun moment et n'avait été jamais conscient [...] La conviction que le malade acquiert au cours de l'analyse est totalement indépendante d'une telle remémoration » (1914, Remémoration, répétition, perlaboration *OCF-P*, XII, p. 189).

⁶ Il est à remarquer que le terme *Traumgedächtnis* n'est employé par Freud qu'au début de ses écrits en 1895 dans le *Projet* (Freud, 1950 [1895]), et en 1900 dans *L'Interprétation du rêve*. Ensuite, il faut attendre son dernier texte, *l'Abrégé*, en 1938, pour le retrouver et toujours exactement avec le même sens. Une fois encore on constate un abandon de sa métapsychologie 1900 et sa reprise à la fin de l'œuvre. Nous avons expliqué ailleurs ce que nous pensons être les raisons de cet aspect de sa pensée.

Freud écarte le problème en déclarant que *le rêve est une psychose momentanée*. Pour ma part, je crois que nous aurons fait un pas important dans la compréhension du fonctionnement psychique quand nous aurons réalisé que le fonctionnement du rêve appartient à la pensée normale mais sous un mode particulier que nous avons qualifié de *regrédience*. Par là nous entendons ce qui définit le rêve, un phénomène particulier qui peut aussi, à un degré moindre, se produire le jour, notamment en séance. Nous essayons ainsi de ne pas réduire la pensée de Freud à une théorie de la représentation, ce qui reviendrait à réduire la vie psychique à ce seul domaine.

L'étude comparative de la conviction dans le délire et dans le rêve, incluant la notion de regrédience, représente un champ important de recherche et s'avère indispensable sitôt qu'un élargissement de la méthode freudienne doit être pensé dans l'objectif de traiter les traumatismes négatifs et la mémoire sans souvenirs à travers et grâce à la mémoire du rêve.

S'inspirant de Hildebrandt (1875) et de Strumpell (1877), deux auteurs⁷ qui ont introduit la notion de mémoire du rêve (*Traumgedächtnis*), Freud fait un pas décisif en comprenant que la mémoire contenue dans le rêve est spécifique au rêve et ne peut se trouver nulle part ailleurs. Et que, de plus, c'est l'hallucinatoire du rêve qui porte cette mémoire⁸.

Cette affirmation reviendra en 1914 mais accompagné d'un avertissement solennel :

S'agissant d'une sorte particulière d'expériences vécues extrêmement importantes qui se situent dans les tout premiers temps de l'enfance [et dont] le plus souvent aucun souvenir ne peut être éveillé [...] leur retour dans les rêves, est un sujet [qui] requiert tant de prudence critique et apporte tant d'éléments nouveaux et déconcertant que je lui réserve un traitement à part sur un matériel approprié (Freud, 1914, p. 189).

Freud prend conscience des difficultés que soulève son idée d'une mémoire sans souvenir : d'autant plus qu'il vient d'introduire, dans sa théorie de la remémoration, la notion de *conviction*, associée au « sentiment de réalité effective » du rêve, à laquelle il attribue *le même effet mémoriel que celui du souvenir*. Pour comprendre ses réticences à maintenir la notion de *mémoire du rêve*, pensons à ce que cela supposait du point de vue de la théorie de la névrose qu'il fonde dans ces années 1910-1915, dite *métapsychologie 1915*. Si la *mémoire du rêve* peut produire la même *conviction* et le même effet thérapeutique que le souvenir des représentations refoulées, ce fait analytique ne pouvait que fragiliser, ou même contredire, la méthode analytique que Freud repense dans ces mêmes années à la lumière de sa nouvelle formulation de la notion de transfert, notion devenue classique dans la formulation *transfert de l'expérience infantile* sur la personne de l'analyste.

De là naîtra la conception d'une sorte d'« entonnoir mémoriel » régissant la cure où tout l'intérêt de l'analyste sera focalisé sur ce qui en découle, c'est-à-dire la remémoration de *l'infantile refoulé*. Rien d'autre ne devrait être entendu par l'analyste classique. *L'amnésie infantile* se redéfinit alors au sein de la théorie du refoulement comme *l'amnésie des traces mnésiques*, « vestiges » historiques des représentations inconscientes. Or, dans la conception freudienne d'avant 1914, *l'amnésie infantile* englobait un plus vaste ensemble comprenant aussi des traces d'expériences précoces situées en dehors des *traces mnésiques* et dont l'accès à la conscience empruntent d'autres voies que le retour du refoulé : la *mémoire du rêve* et l'analyste travaillant en *regrédience*.

⁷ Deux citations par Freud (1900, p. 42) donne une idée de l'importance que ces auteurs avaient à ces yeux. Hildebrandt : « [...] très anciens et oubliés événements de nos plus précoces années ». Strumpell : « Les profondeurs de la mémoire incluse aussi [...] des événements de plus anciens temps et qui, par conséquent, nous semblent étrangers et inconnus ».

⁸ Freud (1896), *Remarques sur les psychonévroses de défense* : « J'ai trouvé donc que ces hallucinations n'étaient rien d'autre que des expériences infantiles refoulées ».

Ainsi, pour développer sa nouvelle conception du transfert et de la névrose de transfert comme puissance organisatrice du travail de la cure, Freud sera conduit à abandonner son idée princeps sur la *mémoire du rêve* énoncée dans *l'Interprétation du rêve* (Freud 1900, p. 200) : le rêve « a l'entière disposition de nos toutes premières impressions d'enfance [...] qui, à l'état de veille, ont été tenues pour oubliées depuis longtemps ». Il semble être confronté à ce que l'on peut comprendre aujourd'hui comme un « *conflit épistémique* » (Botella & Botella, 2013) *entre la mémoire sans souvenirs et la mémoire de la névrose*. La notion de *mémoire du rêve* disparaît alors et, avec elle, celles de *l'attention flottante* et de la *régression formelle de la pensée* issues de son expérience de l'auto-analyse et de la théorie du rêve. Réduite au cadre de la théorie de la névrose, la méthode freudienne se trouve alors considérablement limitée.

Ce n'est qu'à la fin de son œuvre, en 1937⁹ et, d'une façon encore plus précise, dans son article testamentaire, *l'Abrégé de Psychanalyse* en 1938, qu'il affirme :

La mémoire du rêve englobe bien plus de choses que la mémoire à l'état de veille. Le rêve apporte des souvenirs que le rêveur a oubliés, qui lui étaient inaccessibles à l'état de veille [...] La mémoire du rêve reproduit très fréquemment des impressions de l'enfance précoce du rêveur [...] (Freud, 1940 [1938], p. 256).

Faut-il en déduire que c'est l'inexorable approche de la mort – Freud déjà très malade décédera un an après – qui rend possible ce rebond théorique, cette reprise d'une métapsychologie abandonnée pour des raisons de « confort scientifique » ? Quoi qu'il en soit, pour nous autres postfreudiens, il s'agit là de l'ouverture d'un précieux champ de recherche : celui des souvenirs et leur présence « invisible », ou « en creux », siégeant dans les rêves. La question de savoir comment l'analyste peut les détecter, leur donner forme et figure, les rendre intelligibles, est le champ d'investigation de la psychanalyse d'aujourd'hui.

LA NOTION DE « REGREDIENCE »

Avec ce schéma du fonctionnement psychique¹⁰, Freud (1900, p. 594) décrit une voie *régrédiente* qui n'a pas à proprement parler un caractère régressif au sens courant du terme ; elle n'est pas non plus le chemin en sens opposé, ni du point de vue de l'espace, ni du point de vue temporel, de cette autre voie qu'il nomme *progrédiente* allant vers les représentations de mots, la pensée secondaire et la perception. Voie *régrédiente* et voie *progrédiente* sont, dit Freud, « deux processus psychiques d'essence distincte » qui œuvrent à la formation complexe du rêve. Le processus *progrédient* appartient au registre du Préconscient et s'étaye souvent sur un fantasme conscient ou préconscient déjà connu : il soutient l'« *élaboration secondaire* ». Tandis que le processus *régrédient* donne accès à l'endo-hallucinatoire du rêve nocturne ; il opère sous la pression du pulsionnel, du sexuel infantile refoulé, et aboutit à un résultat à chaque fois différent, nouveau, original¹¹.

⁹ Freud (1937) : « C'est peut-être un caractère général de l'hallucination jusqu'ici insuffisamment apprécié qu'en elle fasse retour quelque chose qui a été vécu dans les tout premiers temps, puis oublié, quelque chose que l'enfant a vu ou entendu à une époque où il était encore à peine capable de parler... »

¹⁰ Voir le schéma de Freud et l'Annexe, « Le problème de la traduction de Strachey ».

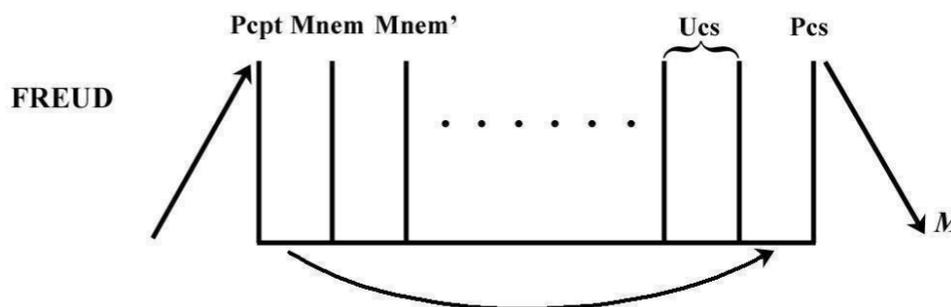
¹¹ Il s'agit d'une dynamique apte à s'emparer, dans une vue globale de l'ensemble, des éléments simultanément présents à un moment donné dans le psychisme. Même si ces éléments sont disparates, hétérogènes, hétérochrones (un reste diurne, un désir refoulé, une perception du présent telle que la température de la pièce, etc.), le processus *régrédient* tend à en faire une unité, le rêve. À cette saisie globale vient s'ajouter l'impératif absolu de rendre *intelligible* cette simultanéité d'éléments disparates, dans la cohérence d'un rêve, puis d'un récit. Ce dernier se fait en étroite collaboration avec la voie *progrédiente* de *l'élaboration secondaire* tendant à respecter les lois de la vie diurne. Le rêve n'est en effet ni régressif ni archaïque, et sa valeur n'est pas moindre

Sara Botella et moi-même avons jugé nécessaire de substantiver l'adjectif *régrédient* en introduisant le terme de *régrédience* de manière à pouvoir nommer un état psychique très particulier. En 2001, nous avons défini la *régrédience* en ces termes : la *régrédience* serait tout autant un état psychique qu'un mouvement en devenir ; un potentiel de transformation, une capacité psychique permanente à résoudre hallucinatoirement la quantité d'excitation quand se produit la fermeture de la voie motrice. La manifestation la plus évidente de l'état de *régrédience* est le rêve, il est son produit le plus abouti (Botella & Botella, 2001). Mais la *régrédience* n'est pas une exclusivité du rêve, elle peut être active le jour, en particulier lors de la séance d'analyse.

Cet état de *régrédience* n'est autre que celui que décrit Freud en 1914 dans un paragraphe ajouté à l'*Interprétation du rêve*. La régression est censée emprunter trois formes :

- a) une régression topique dans le sens du schéma du système exposé ici ; b) une régression temporelle quand il s'agit d'une reprise de formations psychiques antérieures ; c) une régression formelle quand des modes primitifs d'expression et de figuration remplacent les modes habituels. Ces trois sortes de régression n'en font pourtant qu'une à la base et se rejoignent dans la plupart des cas car ce qui est le plus ancien dans le temps est tout à la fois ce qui est formellement primitif et, dans la topique psychique, le plus proche de l'extrémité-perception » (Freud, 1900, p. 602).

Voici le schéma de Freud (Freud 1900, p. 594) et à la suite le développement que nous proposons :



The Interpretation of Dreams. S.E., vol. V, p. 541.

Dans notre propre schéma, selon la profondeur de la *régrédience*, se trouvent différentes organisations ou réorganisations. Nous avons essayé de les figurer au moyen d'un élargissement du schéma freudien (voir ci-dessous). En partant du pôle préconscient-conscient, les deux plus faibles degrés de *régrédience* sont : a) le modèle de la *névrose traumatique* qui se limite à reproduire hallucinatoirement la perception traumatique à l'identique, telle qu'elle a eu lieu ; et, b) le *phénomène Silberer* qui consiste en la transformation d'un mot en image et que Silberer décrit lui-même ainsi : « En m'endormant je pensais que je devais améliorer un passage *raboteux* d'un livre. Je tombe dans le sommeil et je rêve que je suis en train de *raboter* un morceau de bois (Freud, 1900, p. 390).

Quand l'état de *régrédience* s'accroît, est atteinte la zone de la *mémoire des souvenirs refoulés* qui fait partie du système *Ics*. Ce sont les *rêves de réalisation de désir*. Plus loin, apparaît la zone de la *mémoire sans souvenirs*, la zone des événements qui n'ont pas pu s'inscrire et qui ne peuvent se manifester qu'indirectement à travers des *rêves-mémoire*. Freud, probablement, en eut l'intuition et l'a figuré dans son propre schéma par une

que celle de la pensée diurne ; elle est une autre façon de penser, une « *pensée visuelle* », disait Freud. Une *pensée sensorielle*, ajouterons-nous.

succession de *S.*, *S'*... qui s'éloignent de plus en plus de la mémoire du système *Ics*.

La régrédience peut aussi bien se produire pendant le jour dès lors que certaines conditions sont réunies. La séance d'analyse se prête tout particulièrement à ce processus, mais d'autres moments, comme celui de l'acte créateur, sont aussi possibles. Schiller (1788) en fait une très belle description¹². Elle peut également s'observer dans certaines découvertes scientifiques, et qui, mieux que Poincaré, a su en parler¹³ ?

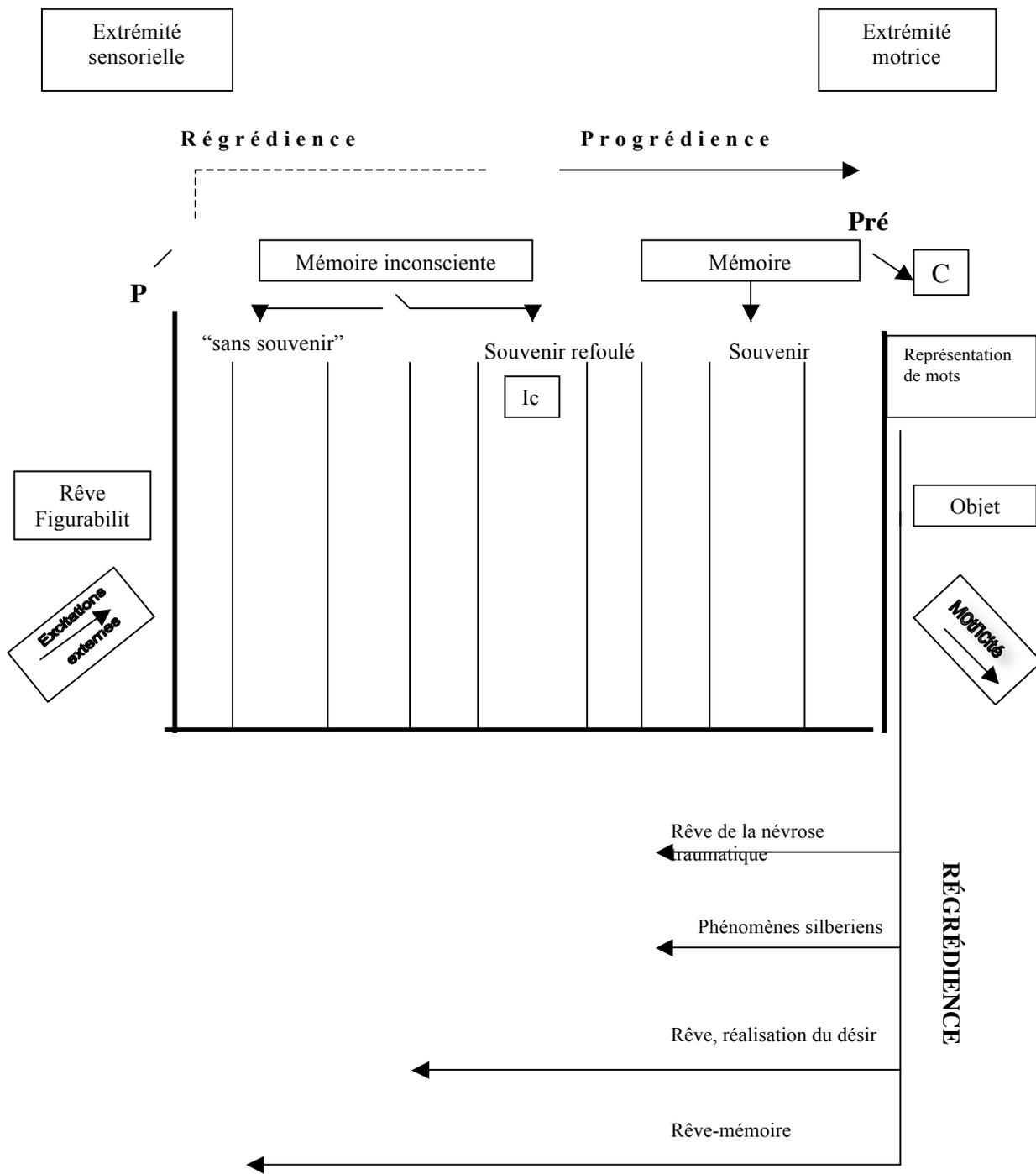
Ces témoignages venant d'horizons en apparence si éloignés de la psychanalyse – la création littéraire, la pensée du mathématicien – trouvent pourtant un écho dans la pratique analytique quand il se produit un *état de séance*. Dans ces conditions, un *travail de figurabilité* (Botella & Botella, 2001) peut se produire chez l'analyste. Ce type de séance va au-delà du *modèle archéologique*. Une complexification se développant grâce à la figurabilité de l'analyste, un rêve du patient, ses associations, et l'écoute régrédiente de l'analyste, cet état de régrédience rend possible, par un chemin toujours indirect, l'accès à la *mémoire sans souvenirs*.

À partir d'un exemple tiré de l'analyse d'un patient adulte, nous allons essayer de montrer la nécessité, pour la bonne évolution de la cure, d'une régression régrédiente de la pensée de l'analyste. Ce qui fréquemment – pas toujours – suppose l'analyste *travaillant en double*, utilisant ses capacités de figurabilité¹⁴, souvent d'un contenu visuel, ou plus précisément d'un contenu endoperceptif. Un très bel exemple de figurabilité mais au niveau endoacoustique a été rapporté par Claudio Laks Eizirik au Congrès Brésilien de Rio de Janeiro 2006. Sa figurabilité endoacoustique était la mélodie d'un tango de Piazzolla, *Adios Monino*, composé en hommage à son père décédé. L'envahissement de cette mélodie pendant la séance alors même que la patiente traversait une période de silence hostile a permis au psychanalyste de saisir les enjeux conflictuels de sa patiente, inaccessibles par d'autres moyens.

¹² Schiller von F. (1788), *Correspondance avec Körner*. Lettre du 1^{er} décembre 1788. Cité par Freud (1900, p. 138) : « [...] Chez une tête créatrice par contre, à ce qu'il me paraît, l'entendement a retiré la garde des portes, les idées s'y précipitent "pêle-mêle", et c'est alors seulement qu'il embrasse du regard et toise ce grand amoncellement. »

¹³ Poincaré H. (1908), *Science et Méthode* (p. 24-25) : « Si un résultat nouveau a du prix, c'est quand, en reliant des éléments connus depuis longtemps, mais jusque-là épars et paraissant étrangers les uns aux autres, il introduit subitement l'ordre là où régnait l'apparence du désordre [...] Ce fait nouveau est précieux par lui-même, mais lui seul donne leur valeur à tous les faits anciens qu'il relie. Notre esprit est infirme comme le sont nos sens : il se perdrait dans la complexité du monde si cette complexité n'était pas harmonieuse, il n'en verrait que les détails à la façon d'un myope et il serait forcé d'oublier chacun de ces détails avant le suivant, parce qu'il serait incapable de tout embrasser. Les seuls faits dignes de notre attention sont ceux qui introduisent de l'ordre dans cette complexité en la rendant ainsi accessible ».

¹⁴ Ici je pense aux importantes contributions de Michael Parsons (2000), notamment à sa contribution au Congrès IPA 2007 dans le Panel : « Remémoration et Mémoire du Rêve ». De même, je pense à James Rose (2011).



ANALYSE D'UN « NEGATIF DE TRAUMA »

Le traitement que je vous présente est bien entendu plus complexe que la simplification que, pour des questions d'espace, je dois effectuer dans cet article, présentation orientée en fonction des notions théoriques que je souhaiterais mettre en évidence.

Serge, un homme de trente ans, vient me consulter un an environ après la terminaison d'une première analyse imposée par l'analyste alors convaincu d'être confronté à une réaction thérapeutique négative. Il s'agit d'une névrose avec des niveaux de souvenirs composant une véritable structure œdipienne. J'aurais pu me contenter de ce niveau d'analyse comme ce fut le cas du premier analyste, pourtant expérimenté même s'il se référait à la méthode classique. Mais très vite, il m'est intuitivement apparu que le niveau œdipien n'était qu'un aspect de la souffrance de Serge, qu'une autre souffrance sous-jacente existait mais non accessible à la méthode archéologique classique. L'analyse se déroule à trois séances et a duré neuf ans. J'en ferai une brève présentation d'ensemble en ne m'appesantissant que sur deux séances où la *régrédience* de l'analyste entre en jeu d'une façon accentuée et sans laquelle je considère que ce traitement n'aurait pas eu la fin heureuse que nous lui avons connue.

Lors du premier entretien, le patient évoque ce qu'il estime être ses souvenirs le plus marquants. Le trauma central sur lequel s'organise sa névrose est le souvenir autour de ses trois ans d'un accident de voiture. Sa mère est au volant, Serge est à l'arrière avec un frère un peu plus âgé. Il pleut, la voiture dérape dans un virage et finit dans le fossé contre un arbre. L'image qui reste gravée dans sa mémoire est, selon son expression, le « visage en sang » de sa mère. Lui, se souvient-il, est dans un état de panique, mais indemne. Sa mère a été conduite à l'hôpital. Parallèlement, il évoque un autre souvenir traumatique : vers l'âge de six-sept ans, son père, qui travaillait tard la nuit, faisant irruption complètement nu, alors que le patient dormait collé à sa mère dans le lit conjugal où il se réfugiait, en absence du père, sous le prétexte plus ou moins authentique de terreurs nocturnes. Le père le sort brutalement du lit et le renvoie dans sa chambre. Serge ajoutera entre menace et prière : « Je ferai une nouvelle analyse à condition que mon enfance, qui fut merveilleuse auprès de ma mère, continue à représenter pour moi le souvenir d'un paradis. » Jusqu'à sa sixième année, sa mère ne l'envoie pas à l'école. Puis, c'est encore la même grande souffrance qui se manifeste toujours par la même question anxieuse chaque matin quand il la quitte en pleurant : « Maman, tu seras là ? » ; autant de signes d'une souffrance majeure.

J'ai été sensible à ce qui aurait pu contrarier le maintien à tout prix de l'idée d'un « paradis ». Alors que les trois souvenirs apportés à la première rencontre avaient en commun la représentation d'une brutale et douloureuse séparation d'avec la mère. À part cela, je pouvais avoir le sentiment que l'analyse se déroulait de façon correcte. Mais, souvent, comme un avertissement, se présentait spontanément à mon esprit l'image de ce type de panneau que l'on voit dans les gares avec l'indication : « Un train peut en cacher un autre. » Ce qui revenait à penser : « Un trauma peut en cacher un autre. » En effet, vers la deuxième année de l'analyse, au fur et à mesure de l'avancement de la cure, paradis et mère merveilleuse changent progressivement de tonalité. Ce fut au début la levée d'un refoulement qui avait résisté à la première analyse : la récupération du souvenir des reproches que le père faisait à la mère à propos de l'accident. Bien avant l'accident, il n'avait eu de cesse de lui demander de changer les pneus de sa voiture, usés et lisses. Elle ne tint pas compte de ces conseils. Le patient estime que sa mère a été imprudente, et c'est la première fois que la haine pour sa

mère apparaît en séance. À compter de cet instant, une idée commence peu à peu à germer en lui. Il a l'impression d'avoir parfois entendu dire que son père avait quitté le domicile conjugal quand il n'avait que quelques mois, ou peut-être même pendant la grossesse. Cette absence aurait duré quelque temps, un an, peut-être plus. Il se demande, s'il a un fond de vérité dans tout cela. Il n'en sait rien, mais il m'assure d'un ton assuré que cela ne l'intéresse pas ; de la même façon qu'il dit ne pas être intéressé par cette idée étrange, qu'il juge irréaliste, qui lui traverse parfois l'esprit et qu'il écarte aussitôt : à la même époque, sa mère aurait fait une tentative de suicide. Jamais la question n'aurait été abordée en famille. Rien de tout cela n'avait été travaillé avec son premier analyste. Conforté par une très bonne relation transference-contre-transférentielle, Serge s'enhardit et décide d'interroger sa famille à ce sujet. Il lui fut alors confirmé que son père avait bel et bien quitté le domicile conjugal à cause d'une autre femme. Sa mère s'étant déprimée, le bébé fut confié aux grands-parents maternels. La tentative de suicide de la mère, bien qu'il y eût autour d'elle le plus grand flou, sera considérée désormais comme une réalité. Elle a dû avoir lieu quand j'avais quelques mois, me dit Serge. Il est satisfait d'avoir eu le courage de mener l'enquête, d'autant plus que ses découvertes ne provoquent en lui aucune émotion particulière. De toute façon, affirme-t-il, tout cela ne peut pas le concerner, il était bien trop petit ! En conclusion, il affirmera, convaincu, tranquille et sûr de lui : « Ce n'est pas mon histoire. »

Mon hypothèse d'alors était que le psychisme de Serge bébé, n'ayant rien pu enregistrer sur le mode des représentations, n'avait pas pu créer de traces mnésiques. Serge avait raison à certains égards. Il devait en effet exister une autre histoire *non historique*, qui ne pouvait prendre ni la forme des représentations ni celle des souvenirs.

La séance de la trousse

Cette séance-clé, déterminante d'un premier changement fondamental, se situe dans la quatrième année. Serge commence par me faire part de son état : dans l'intervalle, entre la fin de son travail et l'heure de la séance, il s'était senti désemparé sans se l'expliquer : « Ce n'était pas de l'angoisse, pas non plus un sentiment d'être seul... quelque chose de plus déstabilisant... de la peur peut-être... surtout une détresse... une sorte de douleur... j'ai essayé de me calmer... je suis allé à la librairie qui est à côté d'ici... j'ai acheté un grand nombre de livres... puis, j'ai mangé de la pâtisserie... après j'ai fait des tours en voiture... je me suis trouvé devant... (il fait allusion à une importante institution scientifique où il voulait être nommé professeur)... je sais que ma voiture de sport, ou les livres, ou manger, c'est mon avidité de posséder... comme ce poste de professeur... être reconnu ... rien n'y a fait... j'ai continué à me trouver bizarre... »

Depuis le début de la séance, l'analysant parle avec un ton de voix, sur un rythme, impossibles à décrire. Ce qui induit chez moi un état d'écoute qui ne recoupe pas tout à fait celui de l'attention flottante. Certes, je me sens imprégné par la détresse de l'analysant, mais d'une façon inhabituelle. Il s'agirait plutôt d'une exacerbation de la réceptivité, d'une sensibilité au ton de la voix, au rythme lent de la parole provoquant chez moi une écoute qui interdisait d'associer librement – le contenu des mots comptant moins alors que leur impact sensoriel. C'est son intensité surprenante qui définirait le mieux la nature de mon écoute. Chaque mot trouvait un écho, résonnait avec une clarté « éblouissante » en moi. Mon psychisme était comme aspiré grâce à la révélation d'une sensibilité acoustique et visuelle, figurative, d'une vivacité et d'une netteté inédite.

Serge raconte un rêve de la nuit précédente :

J'attends le métro. Quand il arrive, je vois qu'une bande de jeunes est en train de détrousser les passagers. Je m'étonne que ces derniers n'offrent pas de résistance. J'ai peur et je ne monte pas. Le

méto s'en va.

Son expérience analytique lui permet de renverser le sens du contenu manifeste du rêve : « En réalité, ça doit être ma propre envie de voler, de tout m'approprier... combien de fois n'ai-je senti l'envie de m'installer à votre place, "de vous prendre votre fauteuil", cesser d'être petit, malade... être professeur... enfin reconnu... ». L'analyse du rêve me paraissait claire, un contexte correspondant à sa névrose œdipienne, une scène primitive violente en rapport avec le souvenir de l'irruption du père nu, avec celui du visage en sang de la mère, au paradis perdu. Si ma pensée s'était maintenue en attention flottante, le travail de l'analysant m'aurait paru entièrement satisfaisant. Mais le véritable arrière-plan de la relation analytique était ailleurs.

Un mot du récit du rêve, pourvu d'une grande netteté, avait pour ainsi dire pris possession de mon esprit ; et ce, sans que je puisse m'en expliquer la raison. Ce mot était « détrousser ». Signe contre-transférentiel ? Son sens sexuel : « détrousser » ; « trousser » ; « trousser les jupes d'une femme » ; « trousser une fille » ; « un trousseur de jupons » ; un « Don Juan », avait sûrement sollicité ma sexualité et ma curiosité infantiles. Mais l'analysant n'avait rien associé sur le mot « détrousser », ce qui m'étonnait sachant d'expérience que tout surinvestissement de mot fait par l'analyste est un indice précieux. Soupçonnant donc quelque chose derrière tout cela, je choisis de renvoyer ce mot à l'analysant : « Détrousser ? » L'analysant est surpris : il sursaute et, irrité, répond : « Détrousser ? Pourquoi dites-vous détrousser ? J'ai dit voler !... D'où avez-vous sorti ce mot ? Pourquoi vous trompez-vous ? Vous êtes distrait, vous ne m'écoutez pas !... Vous ne vous occupez pas de moi ! » L'ombre de la mère qui abandonne commence à pointer.

Il reprend son calme... « Bon, si vous dites détrousser... si vous voulez que j'associe sur détrousser... qu'est-ce que je peux vous dire. Les détrousseurs, les voleurs de grands chemins... » Et l'analysant se rappellera des histoires de son enfance, prenant grand plaisir à me raconter quelques-uns de ses récits préférés. Les personnages, les histoires, et surtout les rêveries auraient pu être merveilleusement utilisés pour certaines interventions. Mais, j'avais le sentiment que tout cela avait un caractère défensif, que le véritable enjeu était ailleurs. Je m'interdis donc d'intervenir. D'autant que, pendant ce temps, sous l'influence de ces histoires, mon investissement du mot détrousser a subi un infléchissement. L'intensité de l'investissement s'était transférée sur une expression tirée du récit des contes : « La bourse ou la vie. » De « détrousser » au sens sexuel, l'investissement s'était déplacé, chez moi, vers le risque de mort, rejoignant l'association « détrousseur de tombes ». La détresse de Serge pouvait ainsi devenir compréhensible : si l'on défend la bourse, la mort s'ensuit ; si l'on opte pour la vie, la bourse est perdue. Et quand celle-ci symbolise une valeur inestimable, à la fois, sexuelle, génitale, ainsi que la mère protectrice, aucune issue valable ne se présente : le sexe ou la mort ; la mère ou la mort. Détroussé, châtré, sans mère...

J'interviens une deuxième fois : « Voler la trousse ? » ; formulation reprenant l'idée de l'analysant : « voler le fauteuil ». Aussitôt, il s'exclame : « Ah, je me souviens de quelque chose. La trousse de toilette de mon père... non, son étui à manucure. J'avais très envie d'en avoir un. J'ai demandé à ma mère de m'en acheter le même. Elle me l'a offert. J'étais très fier. Un jour, mon frère aîné (il avait dix ans de plus que moi) m'a demandé cette trousse pour les vacances. À son retour, il ne me l'a pas rendue, prétextant qu'elle était à lui. Il m'a volé ma trousse !! ». Serge avait donc trouvé un souvenir, une trace mnésique qui confirmait sa problématique œdipienne : la représentation « du grand frère détrousseur », d'autant que celui-ci était le préféré de la mère : voleur de trousse, voleur de mère.

En tout état de cause, dans l'esprit de l'analyse classique, j'aurais dû être satisfait de cette belle séquence et d'avoir ainsi atteint un tel niveau de vérité historique. Pourquoi donc n'était-

ce pas le cas lors de cette séance ?

Il m'est impossible de répondre. L'analyste est sans doute la personne la moins à même de pouvoir dire ce qui s'est vraiment passé dans une cure qu'il a lui-même conduite. Mon travail se situait dans le registre habituel de la névrose, mais curieusement il me laissait une impression d'inachevé. Ce que je voudrais faire entendre, dans l'après-coup de l'écriture, c'est la superposition dans la séance de perceptions de deux ordres différents. La première chose est que lors de cette séance la découverte de la tentative de suicide de la mère alors que Serge était « bien petit » avait déjà eu lieu – et cela sans doute devait orienter mes associations et était à l'origine de l'insatisfaction que j'éprouvais envers le registre œdipien névrotique. L'autre chose est que, dans cette séance, sous la pression du désarroi affectif de mon patient s'était produit en moi un état de régrédience particulièrement accentué, ce qui renforçait ma conviction d'un « plus loin ». Ainsi, j'éprouvais affectivement, plus que je n'écoutais le contenu de mots : et, malgré la belle trouvaille du souvenir de la trousse à manucure du père, mon psychisme, indépendamment de ma volonté, continuait à « travailler » en état régrédient. C'est comme si la *barrière du souvenir* venait d'être dépassée. Une certaine évolution venait de se faire en moi. L'investissement quasi hallucinatoire n'était plus « détrousser », ce n'était plus non plus « la bourse ou la vie ». Le terrain des représentations de mots allait être abandonné. À la place des mots eux-mêmes, je pensais (je « voyais » pour ainsi dire) d'une façon encore plus vive et précise – et cela augmentait mon étonnement ainsi que ma curiosité – à une trousse médicale, à sa forme, à sa couleur noire. Une accentuation de la régrédience était intervenue donnant à ma figurabilité une connotation un air de réalité. Il est possible que la trousse de toilette du père, *cet élément tiercéisant œdipien de l'histoire de Serge, se soit, dans et à cause de la régression régrédiente de la séance, transformée en la « trousse médicale du psychanalyste ».*

Je ne parvenais pas à m'expliquer les raisons d'une endoperception aussi nette et précise. Et surtout, j'étais étonné de la certitude qui était la mienne selon laquelle cette image était déterminante pour la cure. Toutefois, défiant à l'égard de cette conviction dénuée de fondement avéré, je décidai de m'accorder un certain temps avant d'intervenir. Conséquence inévitable de cette distanciation assumée, le moi de l'analyste reprend l'initiative, ce qui a pour effet d'amoinrir l'état de régrédience, voire de le faire disparaître tout à fait. L'écoute habituelle en attention flottante refait son apparition. Quelque peu libéré de ma régrédience, je décide d'explorer et de mettre à l'épreuve mon intuition. Je dis à l'analysant, assumant le caractère subjectif de mon intervention : « À moi, trousse me fait penser à trousse médicale. » Naturellement, l'analysant s'étonne. « Ah, je n'avais pas pensé à ça ! » Puis, au bout d'un moment, s'exclame, sûr de lui : « J'ai compris, vous pensez à la trousse médicale que j'ai pu voir lors de l'accident de voiture. »

Ainsi, à l'instar des souvenirs de l'étui à manucure du père, un trauma représenté, « un visage en sang » un trauma « rouge », organisateur de l'angoisse de castration et du complexe d'Œdipe, venait une fois de plus mettre en valeur le monde représentationnel. C'était le retour d'un souvenir connu et élaboré, faisant partie de sa névrose infantile et ayant structuré, jusqu'à récemment, la névrose de transfert.

La persistance, la puissance de sa « barrière du souvenir » était le signe qu'il existait une structure représentationnelle suffisamment solide chez mon patient. À la fois, gage de protection contre l'inaccessible souffrance des premières expériences infantiles ; mais, tout aussi sûrement, cause explicative de l'impossible réussite de sa première analyse, laquelle s'étala tout de même sur sept années, mais menée uniquement selon la méthode classique.

L'avertissement du panneau se présenta de nouveau à moi : « Un train peut en cacher un autre ». En réalité, le « trauma rouge » de l'accident de voiture, maintes fois analysé, s'imposait désormais comme une résistance. La régrédience de ma pensée me donnait

l'illusion que, dès lors que le patient affirmait : « Ce n'est pas mon histoire », de mon côté, je pouvais, « j'étais en droit », pour ainsi dire, de me « souvenir » de son « histoire sans souvenirs ».

Ainsi, sous l'effet de ma conviction régrédiente, je construisis ce qui aurait pu être l'élaboration après-coup de Serge s'il n'y avait pas eu ce non-dit familial, si la mère avait été capable de parler. La réponse que je fis à mon analysant s'imposa comme si je disais là quelque chose d'évident, connu de nous deux, évidence qui, de ce fait, prenait le contre-pied du non-dit familial, le contrecarrait. La forme qu'emprunta ma parole était proche de celle du récit de rêve que nous construisons au réveil : « Moi, j'ai pensé à la trousse du médecin qui a dû intervenir lors de la tentative de suicide de votre mère et qui vous a séparé d'elle. » J'aurai pu aussi bien dire : « J'ai rêvé de la trousse du médecin... »

Mon analysant est évidemment déconcerté par cette affirmation. Après un moment, quelque peu remis, il dit : « Ah, cela me fait un effet bizarre ». Puis, il proteste : « Mais je ne peux pas m'en souvenir, je devais avoir moins d'un an... Tout cela ne me sert à rien... Ce sont des histoires que vous inventez... »

Un long moment de silence s'ensuit, silence intense, mais cependant dépourvu d'angoisse. Puis, serein, avec un calme étonnant : « Je sens en moi l'envie de nier tout cela, de penser qu'il n'est pas possible que ma mère ne se soit pas intéressée à ce que j'étais, qu'elle n'ait pas tenu compte du bébé que j'étais... Ce n'est pas possible... Je sens l'envie de minimiser tout cela »... Un silence : « C'est curieux l'effet que je sens en moi. Je préférerais ne pas le sentir, je ne sais pas ce que c'est... je préfère penser que tout ce que vous dites est artificiel... que c'est vous qui inventez tout cela. » Finalement, il se ressaisit : « Mais, j'ai maintenant le souvenir clair d'avoir employé, en racontant le rêve, le mot *détrousser*. Je ne sais pas si c'est vrai ce que vous dites, mais je ressens pour la première fois un vrai, un grand calme. » La séance finit sur ce commentaire.

Deux mois plus tard. Le deuxième rêve déterminant : le cauchemar de la baignoire. La « bouteille »

Lors de la séance de reprise de l'analyse, au retour d'une interruption due à des vacances de l'analyste d'une durée de quinze jours, Serge se présente avec un rêve : *il se voit torturé dans une baignoire. La torture consiste à lui mettre la tête sous l'eau, et quand il est sur le point de s'asphyxier, on lui sort la tête de l'eau, pour ensuite recommencer.*

Ses associations le conduisent au film *Abyss*. Il me raconte que, pour descendre dans les profondeurs sous-marines, le héros doit employer une bouteille spéciale remplie d'huile et respirer tout en laissant l'huile rentrer dans ses poumons. Grâce à une asphyxie de courte durée mais fort angoissante, le héros pourra fabriquer son propre oxygène. De lui-même, Serge associera « bouteille » à la « trousse médicale », mais sans vraiment pouvoir s'expliquer le rapport. C'est seulement à la fin de la séance qu'il associera « bouteille » à mon patronyme. C'est alors qu'il sentira une immense tristesse l'envahir, tristesse qu'il mettra en rapport avec mon absence prolongée : « Combien la «bouteille» de Botella m'a manqué », dira-il, soulagé par ce jeu de mots.

Dès cet instant-là, Serge se sentira suffisamment fort et protégé par la relation analytique, si bien que, peu à peu, il acceptera davantage la présence de son désespoir, de sa détresse sans nom – un pur affect dépourvu de représentation. Il sait intellectuellement que son désarroi vient de son enfance, il peut même rapprocher son état de celui sa mère, qu'il peut enfin se figurer déprimée, mais cette association reste encore purement rationnelle. Cet état durera jusqu'au retour d'un nouveau souvenir d'enfance : c'est l'image de Bambi voyant sa mère

abattue devant lui par des chasseurs. Pour la première fois, Serge est pris de sanglots irrépessibles, répétition de ceux de l'enfant qui devait se séparer de sa mère tous les matins.

Nous pouvons maintenant suivre l'évolution du signifiant quasi-hallucinatoire *détrousser* du récit du rêve : en premier lieu, représentation hallucinatoire *trousse médicale* chez l'analyste, suivi par la construction *trousse du docteur*, puis par la représentation chez le patient *bouteille* devenant la *bouteille de Botella* à la place de la *trousse du docteur*, puis son enracinement dans les douloureuses séparations d'avec la mère, dans les pleurs du matin, pour se transfigurer ensuite, via le transfert, dans un personnage réel de son enfance : le grand-père maternel qui s'était si bien occupé de lui, soutien indispensable, *sorte de bouteille d'huile* dans sa plus petite enfance face à une mère suicidaire. *Détrousser, trousse, voleur de la mère, séparation, la trousse du docteur, la bouteille de Botella, grand-père...*, la chaîne représentationnelle enfin constituée, la dépression blanche de l'enfance commence à pouvoir être pensée et à entrer dans une historicité dicible en affects et en mots. Bref, Serge avait réussi à constituer une narrativité de son histoire et à créer, à partir d'elle, une mémoire de sa vie. La question de sa réalité ne heurte en aucune façon son efficacité, sa capacité d'organiser un équilibre psychique.

Un travail de figurabilité : « La Veuve »

Mais, la cure était loin d'être terminée. Serge restait l'objet de crises de détresse sans nom. Certes, l'idée d'une mère déprimée qui passe des journées entières en robe de chambre sans se laver, ainsi que celle d'un père absent, étaient devenues des représentations de plus en plus familières et facilement abordables : par contre, la tentative de suicide de la mère demeurait abstraite, vide d'affects.

Les choses en étaient là lors de la deuxième séance déterminante. Plus d'une fois, Serge avait demandé de passer à deux séances au lieu des trois habituelles depuis le début de son analyse. Cette fois-ci, je lui donnai mon accord. À la séance suivante, Serge commence par me dire qu'il se sent mal, que son état d'angoisse et de dépression récemment disparu est revenu, tout en me précisant que le jour même il venait enfin de connaître le grand succès professionnel tant espéré, ce poste de professeur si ardemment convoité.

Mais très vite le climat dépressif et douloureux l'envahit de nouveau : « J'ai passé la nuit dans un état de cauchemar permanent. Je voyais constamment une image : mon père dans son lit d'hôpital, juste avant de mourir. Je n'avais jamais eu une vision aussi intense de lui... cela fait des années qu'il est mort... Qu'est-ce que j'ai pu pleurer en séance !... Et maintenant, cette vision aussi forte, aussi fixée dans ma tête... La dernière nuit de mon père... il n'était pas bien, mais nous pensions qu'il passerait la nuit... moi et mes frères nous sommes allés dormir. Ma mère a voulu rester avec lui, dormir à ses côtés... Peu après on nous appelle pour nous apprendre sa mort... »

De nouveau, il s'agissait d'une séance aux affects intenses. J'aurais pu faire une interprétation concernant le passage à deux séances. Mais, je me rendais bien compte que Serge savait cela aussi bien que moi. Je ne dis rien. Progressivement, mon attention flottante va être perturbée par quelque chose, un « je ne sais quoi » que j'essayais en vain de repousser. Je n'ai pu faire autrement que lui céder et me laisser faire, laisser passivement advenir la perturbation. Mon écoute se fit alors régrédiente.

Ce « je ne sais quoi » prend la forme d'un petit air dans ma tête... peu à peu la mélodie se dessine... au début, j'ai du mal à la reconnaître... Puis elle se révèle clairement à moi... J'avoue que je ne fus pas peu surpris en la reconnaissant : il s'agissait de la valse de la *Veuve joyeuse*. Je restai stupéfait. Pourquoi cette mélodie m'envahissait-elle alors que le climat de la séance était d'une tristesse infinie ? J'étais fort mécontent de moi-même. Que m'arrivait-il ?

Étais-je en train de dénier la souffrance ? Était-ce là un effet de mon contre-transfert ; de ma propre problématique œdipienne ? Impossible de nier ce fait, mais que faire de ce petit air, maintenant qu'il était là ? Évidemment, rien de concret. Sauf à prendre ma figurabilité comme un indice.

La mélodie de la *Veuve joyeuse* avait inscrit en moi la conviction qu'il existait une mère que Serge n'avait jamais pu imaginer, qui n'avait jamais eu la moindre présence dans son discours, que moi-même je n'aurais jamais suspectée. Une mère bien différente de cette mère éternellement déprimée, abandonnique, suicidaire.

Maintenant, je pouvais écouter différemment la détresse de Serge. Ce changement dans l'écoute de l'analyste grâce à *son travail de figurabilité* introduit dans la relation transfert-contretransfert la complexité œdipienne. La question ici reste de savoir si, en absence de la figurabilité de l'analyste, la *Veuve joyeuse*, l'analyse de ce patient aurait pu dépasser l'investissement d'une relation à une mère suicidaire et dépressive.

C'est pourquoi, lorsque, de lui-même, Serge fait le lien entre sa tristesse et le passage à deux séances et se demande pourquoi la suppression d'une séance le trouble tellement, je lui dis : « Ce n'est pas parce que vous perdez une séance, mais parce que je vous ai donné mon accord. »

Serge ne voyait pas clairement la différence et pensait que mon interprétation pointait des subtilités inutiles. Mais, doué comme il l'était devenu pour soupçonner un mouvement inconscient, il put associer la représentation de *mon accord* au souvenir du père nu qui arrive et le sort du lit conjugal : « Lui, par contre, il n'était pas d'accord !! », dit-il en riant. J'ajoutais alors, profitant encore de ma figurabilité *Veuve joyeuse* : « Au fait, vous vous sentiez mal parce qu'à la séance précédente je vous ai "sorti" du divan. »

Et, quand Serge imagine ensuite que je suis peut-être content de voir un autre patient à sa place, je peux compléter mon interprétation : « En réalité, ce qui vous faisait souffrir, c'est que, mon accord, vous l'avez vécu non pas comme votre père vous sortant du lit, mais comme l'équivalent de votre mère vous sortant, elle, de son lit, heureuse à l'arrivée de votre père. »

Un long silence s'installe, profond, intense, authentique. Serge l'interrompt, perplexe : « Je n'aurais jamais pu l'imaginer, ce n'est pas possible, je ne les ai jamais vus se faisant la moindre caresse... ma mère amoureuse de mon père !... l'attendant dans le lit avec impatience... ! » Son organisation névrotique s'écroulait, il était trop douloureux pour le patient de reconnaître que son père était retourné à la maison pour sa femme, que leur amour avait triomphé. Le maintien de l'investissement d'une mère déprimée se complexifiait.

La cure entre alors dans une nouvelle phase caractérisée, pendant des mois, par des revécus successifs, à répétition, sous des formes diverses, éveillés par des situations réelles de la vie quotidienne, par un sentiment d'abandon très douloureux que je comprenais comme des élaborations après coups du premier abandon. Jusqu'au moment où l'évolution de Serge lui permit d'accéder à la retrouvaille d'un souvenir jusque-là refoulé : sa mère, joyeuse, écoutant un disque d'Yves Montand et esquissant un pas de danse !

La représentation de la mère ayant enfin acquis toute sa complexité, la conflictualité œdipienne peut être traitée et l'analyse ira vers sa fin naturelle.

Dernière séquence : le cauchemar inversé de la baignoire

Serge a beaucoup mûri et a pu s'approprier son histoire anhistorique. Au point que, pour la première fois, la tentative de suicide de la mère pourra être imaginée, *actualisée, voire éprouvée par Serge et par moi-même*, à travers un rêve aux affects intenses : *Une femme dans une baignoire, elle saigne et vomit... elle s'est coupé les veines... elle a essayé de se suicider. Un homme arrive et s'occupe d'elle.* Serge se réveille affolé. Il pense à sa mère, tout en se

disant que « c'est un rêve trop direct... qu'il n'a pas pu voir cela... mais qu'il a pu peut-être imaginer ainsi la tentative de suicide de sa mère... » Il se souviendra alors de son cauchemar de la baignoire et la « bouteille de Botella ». Quelque temps après, Serge finira son analyse sans difficulté majeure. Serge avait acquis ce processus d'évolution psychique permanent qui marque la fin de toute analyse bien résolue dans son inachèvement structurel où dominent les forces de *liaison d'Éros* tendant constamment à la création d'un plus vaste réseau psychique.

C'est bien cela qu'il exprime dans sa dernière séance : « Ce qui m'a permis de me trouver bien maintenant... ce qui a été définitif, c'est que vous m'avez dit une fois que cela avait dû être très dur pour moi dans mon enfance. J'ai eu le sentiment d'être reconnu pour la première fois. Ce qui a fait que j'ai pu alors reconnaître véritablement que mon enfance, loin d'avoir été un paradis comme je le pensais, a dû être en effet très dure. Je peux maintenant voir mon enfance telle qu'elle a été... une mère qui ne s'est jamais aperçue de ma souffrance... mais maintenant mon enfance appartient au passé... elle appartient à mon histoire et... maintenant je peux vivre comme je l'entends et tel que je suis actuellement. »

Remarques conclusives sur cette analyse

L'analyse de Serge contredit l'idée d'un déclin de la notion de remémoration dans notre pratique, que son importance dans les analyses ne serait plus que relative. Bien au contraire, cette cure atteste de sa complexité dynamique, de ses différents niveaux. Dans une cure classique, l'analyse du rêve de la trousse se serait terminée avec les associations culminant avec des souvenirs, tels celui du père nu expulsant Serge du lit conjugal, ou celui du frère voleur de la trousse, voleur de la mère. Cela aurait été une analyse correcte de la psychonévrose œdipienne, mais une cure manifestement insuffisante. C'est grâce à la *régrédience de la pensée de l'analyste* qu'un au-delà a été possible, que la « *barrière du souvenir* » a été surmontée (Botella & Botella, 2013), donnant accès au domaine des traumatismes irreprésentés, des *négatifs de traumatismes*.

Une recherche analytique ne peut être conduite en se référant uniquement à la notion de mémoire, sans qu'une définition préalable ne soit donnée de la mémoire. En premier lieu, il est nécessaire de distinguer la mémoire et le souvenir du *processus de remémoration*, sa *complexité et le vaste champ qu'il englobe*.

En psychanalyse, *le processus de remémoration doit être considéré comme une fonction psychique qui vise en permanence au maintien d'une cohérence psychique par le truchement des processus de réorganisation psychique et de création des souvenirs, à l'œuvre notamment pendant la cure analytique*.

En résumé, j'ai essayé de mettre en valeur : 1°– Que toute cure possède différents niveaux de vérité. 2°– Que ces niveaux sont révélés par des *interprétations régrédientes* qui ne devraient plus être considérées comme rares et étranges, mais bien comme appartenant en propre à la méthode analytique approfondie. 3°– Que les rêves sont porteurs d'une mémoire par ailleurs inaccessible, qu'ils sont le lieu où se « fabriquent » des constructions du passé pour autant que l'analyste, mais aussi le patient, s'emploient à faire tous deux le travail adéquat. À ces conditions, certaines impasses de cures analytiques pourront être surmontées. 4°– Que tout indique que la pratique analytique est parvenue à un point où s'impose un renouveau de la méthode.

POUR UN RENOUVEAU DE LA METHODE ANALYTIQUE

« *La méthode régrédiente transformationnelle* »

Il s'agit d'une modalité du processus analytique que je cherche à développer depuis quelques années. Une fois de plus, c'est Freud qui indique le chemin :

Tout l'essentiel est conservé, même ce qui paraît complètement oublié subsiste encore de quelque façon et en quelque lieu, mais enseveli (*verschüttet*¹⁵), rendu inaccessible à l'individu. On le sait, il est douteux qu'une formation psychique quelconque puisse vraiment subir une destruction totale. C'est une simple question de technique analytique que de savoir si on réussira à faire apparaître entièrement ce qui a été caché [...] notre connaissance n'est pas assez préparée à ce que nous devons trouver, parce que la structure intime de son objet recèle encore beaucoup de mystère (Freud, 1937, p. 64).

Dévoiler ce « mystère », découvrir le moyen d'accéder à « une partie du matériel [qui] se trouve *enseveli et perdu pour tout effet thérapeutique* » (Freud, 1937a, c'est moi qui souligne), voilà la tâche assignée aujourd'hui à la psychanalyse.

Selon ma conception, par *enseveli*, il faut entendre *dépourvu de représentation*, ce qu'en d'autres termes j'envisage comme une *mémoire sans souvenir*, donc inaccessible à une quelconque intelligibilité et mise en figuration. Je peux résumer en ces termes mon point de vue : différente mais complémentaire du *modèle archéologique* qui cherche à révéler un sens déjà là, *la tâche nouvelle de l'analyste n'est pas tant de découvrir mais de donner du sens à ce qui a été perdu à jamais, enseveli et « sans souvenir », et dont une souffrance, dépourvue de contenu représenté, peut souvent être le signe*. Dans toute analyse, y compris la plus œdipienne d'entre elles, si nous n'en voulons rien omettre, le travail doit être conduit de telle sorte qu'il aboutisse à la découverte de cette préhistoire irréprésentée.

Il s'agit de ce que je conceptualise en termes d'*analyse transformationnelle*, l'autre grand modèle de la pratique analytique. Le domaine de l'*analyse transformationnelle* serait à la fois celui des *moments limites* des cures des névrosés, et celui, plus généralement observable, de la pratique avec les états-limites dont l'*enseveli* occupe la plus grande partie du territoire psychique au détriment des souvenirs représentés. Bien entendu, toute cure analytique, celle du névrosé le plus œdipien tout autant que celle du borderline le moins œdipien, présente ces deux modalités de la psychanalyse, *archéologique et transformationnelle*.

La *méthode transformationnelle* serait le résultat des *processus transformationnels inconscients* qui surgissent à l'improviste en séance et qui surprennent l'analyste par ce que l'on pourrait appeler un *accident de pensée*, le plus souvent sous forme de *travail de figurabilité*. Le *processus transformationnel* se produit quand un analyste, lors d'un *état de séance*, accepte, sans la combattre, la *régrédience* de son psychisme et sait comment s'en servir pour mieux saisir les enjeux du moment. Ce processus inconscient aboutit dans les cas les plus heureux à une *mise en Intelligibilité*. Car le but inconscient de la *méthode transformationnelle* n'étant pas de découvrir – et si découverte il y a, elle est donnée de surcroît, dans un deuxième temps –, mais de créer de « nouvelles intelligibilités », de « nouvelles configurations » apportant un sens à ce qui se présente comme une hétérogénéité, principalement du fait de la présence d'un *enseveli*. Cette « mise en intelligibilité » est croissance et développement des potentialités psychiques. C'est grâce à l'*écoute régrédiente* que l'analyste peut effectuer des *liaisons* entre les différents éléments, comprenant des *ensevelis*, de la séance, des *liaisons* qui s'effectuent d'une manière comparable à celle qui a lieu dans le *travail de rêve*. De la même façon que celui-ci accède au contenu endoperceptif du rêve, l'analyste en séance peut figurer une nouvelle représentation dotée d'une grande puissance réorganisatrice, telle « *la veuve* ».

¹⁵ Le terme « *verschüttet* » reste très rarement employé par Freud, il apparaît seulement dans « Délires et rêves » dans *La Gradiva* de Jensen (Freud, 1907a), puis trente ans plus tard dans *Analyse avec fin et analyse sans fin* (Freud, 1937c, p. 20) en se référant à ce qui n'appartient ni à l'ordre du refoulement ni à celui du déni : « Une partie du matériel... se trouve *enseveli et perdu pour tout effet thérapeutique* ».

Freud, peu de temps après qu'il l'eut introduite en 1920, a cherché à opposer à la pulsion de mort une autre notion que la pulsion de vie, à la fois trop large et trop floue. *Qui donc s'opposerait à la pulsion de mort et comment ?* Avec l'introduction d'*Éros* (Freud, 1923), Freud a répondu à cette question du *Qui* et du *Comment*. Conçu comme un *processus primordial des liaisons*, *Éros* serait ce pulsionnel de vie qui combat la pulsion de mort. Dit autrement : lutte contre la désorganisation psychique due aux *ensevelis* et stimulant la pulsion de mort. Ce qui est confirmé dans l'*Abrégé de psychanalyse* (Freud, 1940 [1938], p. 8) : « Le but d'*Éros* est d'établir des unités toujours plus grandes afin de les conserver : en un mot, un but de liaison ». Le domaine transformationnel serait le propre de l'activité permanente d'*Éros* qui veille à conserver la vie psychique dans un salutaire et nécessaire inachèvement.

Freud a utilisé deux métaphores en rapport avec le *travail de liaisons*. La première est à propos du travail du rêve : (Freud 1900, p. 325) : « Une pression du pied met en mouvement mille fils... Les fils glissent invisibles. Un seul coup donne mille liaisons. » Cette idée sera reprise au sujet d'*Éros* dans *Le Moi et le Ça* (Freud, 1923, p. 283) : « *Éros* poursuit le but de compliquer la vie en rassemblant de façon toujours plus extensive la substance vivante éclatée en particules... » On ira jusqu'à parler d'un *Éros tisserand*.

En 1919, dans *Les voies de la thérapie psychanalytique*, Freud usera d'une seconde métaphore, faisant le parallèle entre le *travail de liaison* et les *précipitations chimiques*. Persistant dans cette voie, en 1932, dans les *Nouvelles leçons d'introduction à la psychanalyse*, il parle d'un *Éros chimiste* :

Le travail par lequel nous amenons à la conscience du patient ce qu'il y a en lui de refoulé, nous l'avons appelé psychanalyse [...], ce qui signifie démontage, décomposition, et fait penser à une analogie avec le travail du chimiste [...] De cette comparaison justifiée [...] pourrait dès lors résulter une incitation à donner *une nouvelle direction à notre thérapie* [je souligne]. Nous avons analysé le malade, c'est-à-dire démonté son activité psychique en ses constituants élémentaires [...]; comment alors ne pas exiger que nous lui venions obligatoirement en aide dans la mise en place *d'une nouvelle et meilleure composition de ces éléments*¹⁶ ? (Freud, 1919 [1918], p. 100).

Bref, sous l'impulsion d'*Éros* qui favorise ses *liaisons régrédientes*, l'analyste, tout à la fois *tisserand et chimiste*, est conduit à combattre les *ensevelis et la pulsion de mort*. J'incline à penser que la *méthode* transformationnelle, opérant sur deux psychismes en état de régrédience une manifestation d'*Éros*, doit obéir à une règle ou se référer à un principe d'ordre général.

LE « PRINCIPE DE CONVERGENCE-COHERENCE »

Ainsi, Freud considère-t-il les deux tendances d'*Éros*, *tisser* et *condenser*, comme un mouvement permanent au renouvellement incessant, susceptible de créer à l'infini de nouvelles combinaisons et avec une extension toujours plus large. Si cette réalité se laisse rarement observer, sauf dans des cas pathologiques comme l'état maniaque, c'est qu'il doit exister une tendance opposée, capable de limiter cette tendance psychique à la permanente extension. Modérer le mouvement tout en donnant lieu à des unités de plus en plus condensées et de plus en plus réduites est une fonction contraire à *Éros*. Ajoutons que ces unités apportent de l'intelligibilité au moi, ce qui donne à cette fonction un caractère indispensable. Là encore, je ne fais que m'inspirer de Freud. Dès sa compréhension du phénomène des souvenirs-écrans (Freud, 1899), comme dans sa conception de l'élaboration secondaire de rêves (Freud, 1900), et dans le rapport global du psychisme à la perception (*Totem et Tabou*, 1912-1913), et plus largement dans *Les voies de la thérapeutique*

¹⁶ Je souligne.

psychanalytique (1918-1919) et *Nouvelles leçons d'introduction à la psychanalyse* (1933), jusque dans son dernier texte, l'*Abrégé de psychanalyse* (1939) Freud ne fait que revenir vers la même idée. S'il ne lui a jamais accordé la valeur d'un fondement, c'est sans doute parce que le temps ne lui a pas été donné de cerner la notion de *fonctionnement psychique*, notion (re)découverte ensuite par P. Marty. Une des descriptions les plus détaillées de la tendance opposée à *Éros* se trouve dans *Totem et Tabou* :

Une fonction intellectuelle en nous exige *unification, cohérence et intelligibilité*¹⁷ de tout matériel de perception ou de la pensée dont elle s'empare, et ne craint pas d'instaurer une cohérence inexacte lorsque, par suite de conditions particulières, elle ne peut pas appréhender la cohérence exacte (Freud 1912-1913, p. 306).

Elle se voit confirmée quelques années plus tard :

La comparaison avec l'analyse chimique trouve sa limitation dans le fait que dans la vie psychique nous avons affaire [...] à une contrainte à l'unification et au regroupement (Freud, 1919 [1918], p. 101).

Mais ce qui caractérise tout particulièrement le moi, à la différence du ça, c'est la propension à la synthèse de ses contenus, au *regroupement* et à *l'unification de ses processus psychiques* [...] Lorsque nous traiterons une fois prochaine des pulsions [...] nous réussissons, je l'espère, à *ramener à sa source ce caractère essentiel du moi. Seul ce caractère instaure ce haut degré d'organisation dont le moi a besoin* [...] Son développement va de la perception des pulsions à la domination sur les pulsions, mais cette dernière n'est atteinte que du fait que la représentance des pulsions est insérée dans un assemblage plus grand, qu'elle est accueillie dans un *ensemble cohérent*¹⁸ (Freud, 1932, p. 159).

Il n'y aura pas de « fois prochaine ». En réalité la voie ainsi désignée nous permet d'envisager ce « *caractère essentiel* [...] *instaure ce haut degré d'organisation dont le moi a besoin* » comme une tendance globale, trans-topique, gouvernant la totalité du *fonctionnement psychique*. La raison d'être de cette tendance est de combattre toute hétérogénéité et de *rendre intelligible* l'ensemble des composants psychiques existant à tout moment. Il y a quelques années, nous avons déjà proposé de considérer cette tendance comme un principe du même degré d'importance que ceux décrits par Freud, *principe de plaisir*, *principe de réalité*, et, plus particulièrement, ce *principe de constance* qui vise à maintenir le niveau d'excitation le plus bas et le plus constant possible. Nous avons proposé de dégager ce *caractère de toute idée d'appartenance au moi* pour l'envisager en tant que loi psychique générale. Nous l'avons nommé *principe de convergence-cohérence*. Ce principe opère sur le moi, le constitue même, mais n'est pas le moi. Il est garant de sa stabilité et est à l'origine d'une recherche permanente de mise en intelligibilité de tout ce qui advient au moi, lequel en a grand besoin pour faire face au monde.

Nous pouvons maintenant comprendre comment ce principe opère pour limiter la force débridée d'*Éros*. La force de ce *principe de convergence-cohérence* réside dans sa capacité à organiser des *processus de remémoration*, à former des souvenirs-écrans, à installer ces traces mnésiques qui offriront au moi un sentiment de temporalité doté d'un parcours historique ; à apporter au sujet la *conviction* inébranlable qu'il a existé dans le passé, (*mais, c'est vrai, je me souviens, moi, enfant !*), qu'il a grandi, qu'un lendemain existe puisqu'il a le souvenir d'un hier, et donc qu'un futur l'attend.

RESUME CONCLUSIF

¹⁷ Je souligne.

¹⁸ Je souligne.

À travers ce parcours de l'œuvre freudienne, depuis 1895 jusqu'à son dernier écrit de 1939, il est possible de suivre la trace d'une pensée à laquelle Freud n'a pu donner son plein essor. Pour cela, il lui aurait fallu dépasser sa conception archéologique fondée sur une *théorie de la représentation et de la pulsion* axée sur le souvenir. La pensée de Freud aurait alors connu un nouvel élargissement. La psychanalyse serait devenue une *théorie processuelle* dont la redécouverte du passé n'eût été qu'un des processus possibles, et qui aurait tenu compte de l'existence de *processus de remaniements psychiques obéissant à d'autres forces*. Bref, j'appelle de mes vœux une psychanalyse définie comme théorie processuelle du fonctionnement psychique enrichie d'une *méthode transformationnelle complémentaire de la méthode archéologique*.

Il est difficile, voire impossible, pendant la période d'apprentissage de la méthode freudienne, puis tout au long les années qui s'avèrent nécessaires à sa maîtrise, de conserver assez de distance pour reconnaître les limites d'une méthode se présentant par ailleurs complète et définitive. Ainsi, l'analyste aura dû parcourir un assez long chemin avant d'être capable d'admettre que le travail avec les patients-limites, et plus largement les *négatifs de traumas*, ne peut réussir sans une *régrédience transformationnelle de la pensée*, seule voie d'accès à la *mémoire non représentée du rêve* et, mieux encore, à la possibilité d'effectuer un *travail de (re)construction des souvenirs* sur le modèle du travail du rêve. Plus précisément, les associations régrédiées de l'analyste, comme celles du patient, souvent en lien avec un récit de rêve, peuvent déboucher sur la construction d'un souvenir qui jusqu'alors n'a jamais existé sous forme de représentation.

En résumé, pour déployer la potentialité complexe de la psychanalyse, nous devrions suivre l'exemple de Freud s'exclamant devant T. Reik (Reik, 1948, p. 467) : « Moi, je ne suis pas freudien !¹⁹ » Suivant cet exemple, ne devrions-nous pas nous libérer d'une contrainte, d'allure parfois dogmatique, celle des « maîtres à suivre » ? Et, paraphrasant Freud, nous aussi nous exclamer : « Mais, moi je ne suis pas freudien... kleinien... bionien... winnicottien... »

Sur l'apparence d'originalité scientifique, il y a beaucoup de choses intéressantes à dire. Lorsqu'en sciences émerge une idée nouvelle, à qui tout d'abord est attribuée valeur de découverte [...] En règle générale, elle a déjà été produite [...] Ou bien, elle a eu tout au moins des précurseurs, a été indistinctement pressentie ou imparfaitement énoncée (Freud, 1923, p. 358).

ANNEXE

TRADUIRE FREUD

Ici, nous devons citer le texte allemand à l'origine de notre conception ; car tout problème de traduction peut avoir des conséquences majeures sur notre compréhension de la pensée de Freud :

Heiben wir die Richtung, nach welcher sich der psychische Vorgang aus dem Unbewussten im Wachen fortsetzt, progrediente, so dürfen wir vom Traum aussagen, er habe regredienten Charakter (Freud, 1900, *GW* 2/3, p. 547).

C'est la première occurrence dans un texte de Freud des adjectifs *progredient* et *regredienten*. Pour rester au plus près de l'esprit de ce passage (Freud, 1900a, p. 595), toutes les traductions françaises ont opté pour les néologismes *progrédiante* et *régrédiante*. Seul, Strachey échappe à la règle en reprenant tels quels les termes du lexique, *progressive* et

¹⁹ « Pourquoi le dit-il en français ? », se demande ensuite Reik.

régressive, au risque d'introduire une confusion. Pourtant, Freud ne peut pas être plus clair lorsque, quelques pages plus loin, il écrit :

Fassen wir zusammen, was wir über die Eigentümlichkeit des Traums, seinen Vorstellungsinhalt in sinnliche Bilder umzugießen, erfahren. Wir haben diesen Charakter der Traumarbeit nicht etwa erklärt, auf bekannte Gesetze der Psychologie zurückgeführt, sondern haben ihn auf unbekannte Verhältnisse hindeutend herausgegriffen und durch den Namen des "regredienten" (1900b, p. 553).

Malgré cela, Strachey persiste dans son imprécision :

Let us bring together what we have found out about the peculiar propensity of dreams to recast their ideational content into sensory images. We have not explained this feature of the dream-work, we have not traced it back to any known psychological laws; but we have rather picked it out as something that suggests unknown implications and we have characterized it with the word 'regressive' (Freud, 1900a, p. 542, 547)

Il en est de même avec la formulation "regredienter Gedankenverwandlung" que Strachey traduit par "the regressive transformation of thoughts" (1900b, p. 545) au lieu de "regredient transformation of thoughts", laissant ainsi penser qu'il s'agit d'un retour à une pensée précoce et pathologique alors qu'il s'agit, nous l'avons je l'espère montré, d'une capacité particulière de la pensée normale, plus effective dans rêve, mais aussi possible dans la vie diurne et nécessaire quoi qu'il en soit à l'équilibre de la vie psychique. Ce n'est pas un retour en arrière mais une « courte voie régrédiente » un « échantillon du mode de travail primaire de l'appareil psychique » consistant principalement en la transformation des pensées en sensorialité souvent visuelle. « Le penser n'est au fond rien d'autre que le substitut du désir hallucinatoire » (Freud, 1900a, p. 621).

À ce propos, rappelons que le terme retenu par la traduction française a toujours été « régrédiente » et que c'est grâce à ce choix qu'a pu être pensé en France une conception processuelle de la psychanalyse. De la même façon, avons-nous pu estimer nécessaire d'introduire un néologisme comme celui de régrédience, avec l'espoir qu'il ouvrirait un nouveau champ de recherche dans la pratique psychanalytique.

La psychanalyse n'est pas une pensée coupée de la vie, elle n'est pas une théorie abstraite, elle est une pratique dont le but est le traitement de la souffrance humaine. De ce fait, la pensée de Freud ne saurait être confiée au seul soin des germanistes, aussi excellents soient-ils ; c'est le psychanalyste, fort de son expérience des traitements analytiques, qui est le mieux à même de décider du choix de certains termes allemands qu'emploie Freud pour tenter de dire ce qui de l'inconscient échappe par nature à la pensée secondaire et aux limites du langage. Tout traducteur de Freud porte donc une lourde responsabilité, on vient de le voir avec l'exemple de Strachey, lui-même psychanalyste. Mais le français non plus n'est pas à l'abri de telles dérives : dans la traduction des OCF (Freud, 1900a), J. Laplanche, propose « présentabilité » pour *Darstellbarkeit*²⁰ (Freud, 1900c). Il ignore délibérément la traduction par « Figurabilité » en usage²¹ dans les traductions précédentes, y compris dans le Vocabulaire de psychanalyse qu'il a lui-même dirigé avec J.-B. Pontalis, et qui a fait la preuve de son efficacité dans la pratique. De façon assez surprenante, Laplanche et son équipe ne

²⁰ Voir dans les OCF, le vol. IV, chap. VI, « Le travail de rêve », section D, de l'*Interprétation du rêve*. Voir aussi le texte introductif et explicatif de la démarche de traduction : *Traduire Freud*, ainsi que notre préface à la 2^e édition de *La Figurabilité Psychique*.

²¹ Dans la première édition, en 1926, Meyerson emploie *figuration*. Ce sera D. Berger, dans la deuxième édition, qui introduira le terme de *figurabilité*. Dans les langues latines nous trouvons : en espagnol, *figurabilidad* ; en portugais, *figurabilidade* ; en italien, *raffigurabilità*.

s'expliquent pas sur ce choix terminologique dans le texte d'introduction aux OCF²². Aussi faut-il être très reconnaissant à J.-P. Lefebvre d'avoir remis à l'honneur le terme de figurabilité dans la nouvelle traduction de l'*Interprétation du rêve* en 2010.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bion W.R. (1970), *L'Attention et l'Interprétation*, Paris, Payot, 1990.
- Blum H. (2003) Repression, transference and reconstruction, *Int. J. Psychoanal.*, 8, 2003, p. 497–513.
- Botella C., Botella S. (2001), Régrédience et Figurabilité, Rapport au Congrès des Psychanalystes de Langue Française, Paris, 2001, *Revue française de psychanalyse*, t. LXV, n° 4, 2001, p. 1148–1249.
- Botella C., Botella S. (2001), *La Figurabilité Psychique*, Paris, In Press, Réédition 2007.
- Botella C. (2005), Enjeux pour la psychanalyse de demain. Introduction à l'hommage à A. Green (Cerisy, 2004), in F. Richard, F. Urribarri (dir.), *Autour de l'œuvre d'André Green*, Paris, Puf, 2005.
- Botella C. (2005), Les niveaux de mémoire et de vérité. Leur interprétation, *Psychanalyse en Europe*, n° 59, 2005.
- Botella C. (2014), L'attention flottante également perceptive, Conférence à la Société psychanalytique de Paris (juin 2014), *Revue française de psychanalyse* (à paraître).
- Botella C. (2015), *Sur le paranoïaque et l'opérateur*. Conférence à ASM 13 (à paraître).
- Botella C., Botella S. (2015), *La mémoire sans souvenirs* (sous presse).
- Botella S. (2005), L'Œdipe du ça ou l'Œdipe sans complexe, *Revue française de psychanalyse*, t. LXIX, n° 3, 2005.
- Botella S. (2010), De la mémoire du ça, in *L'Inconscient freudien*, Paris, Puf, « Monographies et débats de psychanalyse », 2010, p. 161-170.
- Botella S. (2013), La mémoire du rêve, *Revue française de psychanalyse*, t. LXXVII, n° 1, 2013, p. 161-169.
- Fonagy P. (1999), Memory and therapeutic action, *Int. J. Psychoanal.*, 80, 1999, p. 215-223.
- Freud, S. (1950 [1895]), Projet d'une psychologie, *Lettre à Wilhelm Fliess*, Paris, Puf, 2006.
- Freud S. (1896b), Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense, *OCF-P*, III, Paris, Puf, 1989.

²² Bourguignon A., Cotet P., Laplanche J., Robert F. (1989), *Traduire Freud*. Puf. Présenté aux *Cinquièmes Assises de la traduction* (Arles, 1988, Actes Sud), les critiques envers la traduction ont été particulièrement sévères : Lortholary ira jusqu'à la traiter de « conception cruciverbiste ».

- Freud S. (1899a), Des souvenirs-couverture, *OCF-P*, III, Paris, Puf, 1989.
- Freud S. (1900a), L'interprétation du rêve, *OCF-P*, IV, Paris, Puf, 2003 ; *GW*, 2-3 ; *SE*, 4-5 ; *L'Interprétation du rêve*, traduction de J.-P. Lefebvre, Paris, Seuil, 2010.
- Freud S. (1907a [1906]), Le délire et les rêves dans « La Gradiva » de Jensen, *OCF-P*, VIII, Paris, Puf, 2007.
- Freud S. (1910a [1909]), De la psychanalyse, *OCF-P*, X, Paris, Puf, 1993.
- Freud S. (1912-13), Totem et tabou, *OCF-P*, XI, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1914d), Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique, *OCF-P*, XII, Paris, Puf, 2005.
- Freud S. (1914g), Remémoration, répétition, perlaboration, *OCF-P*, XII, Paris, Puf, 2005.
- Freud S. (1918b [1914]), À partir de l'histoire d'une névrose infantile, *OCF-P*, XII, Paris, Puf, 2005.
- Freud S. (1919a [1918]), Les voies de la thérapeutique psychanalytique, *OCF-P*, XV, Paris, Puf, 1996.
- Freud S. (1920), Au-delà du principe de plaisir, *OCF-P*, XV, Paris, Puf, 1996.
- Freud S. (1923b), Le moi et le ça, *OCF-P*, XVI, Paris, Puf, 1991.
- Freud S. (1923f), Josef Popper-Lynkeus et la théorie du rêve, *OCF-P*, XVI, Paris, Puf, 1991.
- Freud S. (1932-1933), Nouvelles leçons d'introduction à la psychanalyse, *OCF-P*, XIX, Paris, Puf, 1995.
- Freud S. (1937c), Analyse avec fin et analyse sans fin, *OCF-P*, XX, Paris, Puf, 2010.
- Freud S. (1937d), Construction dans l'analyse, *OCF-P*, XX, Paris, Puf, 2010.
- Freud S. (1939), Abrégé de psychanalyse, *OCF-P*, XX, Paris, Puf, 2010.
- Joseph B.(1985), Transference: The total situation, *Int. J. Psychoanal.*, 66, 1985, p. 447–54.
- Hildebrandt F.W. (1875), *Der Traum und seine Verwerthun fur's Leben*, Leipzig, 1875.
- Laplanche J., Pontalis J.-B. (1967), *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris, Puf, 1967.
- Marty P. (1980), *L'Ordre psychosomatique*, Paris, Payot, 1980.
- Parsons M.(2000), *The Dove that returns, the Dove that vanishes: Paradox and Creativity in Psychoanalysis*, Londres, Karnac, 2000.
- Pasche F. (2000), *Le Passé recomposé*, Paris, Puf, 2000.

Poincaré H. (1908), *Science et Méthode*, Paris, Flammarion, 1908.

Reik T. (1948), *Écouter avec la troisième oreille*, Paris, Tchou, 2002.

Rose J. S. (2011), Couples, doubles, and absence: Some thoughts on the psychoanalytical considered as a learning system, in *Mapping psychic Reality: Triangulation, Communication, and Insight*, Londres, Karnac, 2011.

Schiller von F. (1788) *Correspondance avec Körner. Lettre du 1^{er} décembre 1788*.

Strumpell L (1877) , *Die Natur und Entstehung der Traüme*, Leipzig, 1877.

Viderman S. (1970), *Construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, 1970.

Winnicott D.W. (1954), Metapsychological and clinical aspects of regression within the psychoanalytical setup, in *Through Paediatrics to Psychoanalysis: Collected Papers*, Londres, Karnac, 1975. Version française in *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Payot 1969, P. 131-149.

Winnicott D.W. (non daté, 1963 ?), La crainte de l'effondrement, in *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000.